

La forme des idées

centre de recherche et de création - art / théorie

[Plan du site](#) [Espace privé](#)

[Accueil du site](#) [CONFÉRENCES](#) [ELIE DURING - La compression du monde](#)

Rechercher

Navigation

[PRÉSENTATION](#)
[WORKSHOPS](#)
[PARTICIPANTS](#)
[LABOS](#)
[LOCALISATION](#)
[CONFÉRENCES](#)
[BIBLIOTHÈQUES](#)
[EXPOSITION](#)
[COLLOQUE](#)
[PUBLICATIONS](#)

Dans la même rubrique

[PATRICE MANIGLIER – « Dessine-moi un éléphant » : pédagogie et recherche en art](#)
[JUAN LUIS GASTALDI - Introduction à la détermination immanente et locale de l'espace en mathématiques : Gauss et Riemann](#)
[CHRISTOPHE HANNA - Des cartes d'OVNI et des formes pluri-syntaxiques](#)
[ELIE DURING - La compression du monde](#)
[BASTIEN GALLET - Les détours du son](#)
[BASTIEN GALLET - Sound extents](#)

ELIE DURING - La compression du monde

« **Le Temps et l'Espace sont morts hier** », pouvait-on lire dans le premier manifeste futuriste. En brisant les anciennes idoles, on laissait en principe le champ libre à la construction d'espaces-temps inouïs. Il faut reconnaître que les discours béats ou apocalyptiques du temps réel et de la connexion instantanée n'y contribuent pas beaucoup. **Mais comment la vitesse peut-elle produire de nouvelles formes de spatialité ? Que peut-on attendre aujourd'hui des pratiques qui s'inventent du côté des « local-media » (locative media) ?**

Le Temps et l'Espace sont morts hier

Le développement des nouvelles technologies d'information et de communication, et plus récemment le couplage du réseau internet et des procédés de géolocalisation satellitaire, ont donné un second souffle à quelques idées anciennes propagées dans le sillage de l'automobile et du téléphone. Le géographe David Harvey parlait il y a vingt ans d'une « compression » spatio-temporelle du monde en se référant obliquement à l'image du « village global » et à celle du « vaisseau-Terre » popularisées, respectivement, par Marshall McLuhan et Buckminster Fuller. Paul Virilio, comme on sait, a fondé tout son discours d'apocalypse sur l'idée d'une abolition de la séparation spatiale et temporelle dans le mirage de la connexion instantanée.

Certes le thème de la destruction de l'espace et du temps par l'accélération des échanges, la déploration de ses effets ruineux sur le sujet contemporain (désordres nerveux, troubles de l'attention), n'est pas absolument nouveau : il remonte au moins au XIXe siècle, avec l'invention du chemin de fer et du télégraphe. Paul Valéry parlait déjà de la « conquête de l'ubiquité ». Quant aux futuristes, ils ne se contentaient pas de déclarer que « la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la vitesse », de préférer « l'automobile rugissante » à la *Victoire de Samothrace* (Manifeste de 1909) et d'exalter « l'accélération de la vie, qui a aujourd'hui presque toujours un rythme rapide » (Manifeste de 1913) ; ils notaient que « la vitesse a rapetissé la terre » au point de dégager un « nouveau sens du monde ». En témoigne à sa manière la typographie éclatée et synoptique des « mots en liberté » ou la furieuse polyphonie de l'« art des bruits ».

« Le Temps et l'Espace sont morts hier », pouvait-on déjà lire dans le premier manifeste futuriste. L'espace et le temps ne sont peut-être pas tout à fait morts, mais il est clair qu'ils se réduisent comme une peau de chagrin. On a tenté de calculer (en gain de minutes par année) la vitesse à laquelle deux lieux se rapprochaient l'un de l'autre en vertu de l'accélération des moyens de transport et de communication (phénomène de « convergence spatio-temporelle »). Mais il est plus intéressant de se porter directement aux limites. Marinetti qui souhaitait voir un jour le Danube « faire du 300 à l'heure en ligne droite » (Manifeste de 1916) était aussi le penseur de la *simultanéité*. Nous y sommes. Du moins, c'est ce que pense Virilio. Nous aurions franchi un seuil : non pas le mur du son, mais de la vitesse elle-même, telle du moins qu'on l'entendait jusqu'ici, au sens d'une certaine proportion de l'espace et du temps, d'un rapport entre une distance spatiale et le temps mis à la parcourir. L'accélération des moyens de transport et de communication, la généralisation des « techniques télétopiques » (« téléaction immédiate », « téléprésence instantanée », etc.), nous aurait conduit, inexorablement – en vertu d'un déterminisme technologique implicite –, au règne de l'« arrivée généralisée où tout arrive sans qu'il soit nécessaire de partir ». Comme l'écrivait Gogol : « Sans être parti, on n'est déjà plus là ». Et tandis que l'architecture virtuelle se met à flotter dans un « éther électronique dépourvu de dimensions spatiales », les technologies du « temps réel » nous livrent sans remède aux séductions d'un pur « éblouissement électronique » : un instant sans lieu d'inscription, un maintenant sans ici où s'abolit toute présence.

La passion locale

Les images sont belles, et la prose aussi nerveuse que celle d'un manifeste futuriste. Mais le passage à la limite théorique – de l'idée d'une accélération générale à celle de l'universel instantané –, ne laisse pas d'être problématique. **D'abord, ce discours hyperbolique (Virilio parle de la représentation « hyper-cinématique » d'un monde désormais privé de dimensions) se double évidemment d'une longue déploration de la perte du présent et de la présence, du proche et du prochain, du face-à-face humain au profit de l'interface homme-machine.** Derrière l'annonce prophétique du règne de l'ubiquité, on entend résonner la phrase de Bonhoeffer dirigée contre la propagande de masse des nazis : « L'immédiateté est une imposture ». **Ce discours est objectivement solidaire du contre-feu nostalgique auquel les artistes *in situ* prêtent volontiers leur voix lorsqu'ils en appellent à la réévaluation du local sous la forme d'un réenchâtement des lieux ou du réinvestissement d'espaces de contact à échelle humaine. Pour remédier au télescopage de tous les lieux dans l'interface universelle du réseau, on se dit qu'il est urgent de retrouver le sens du lieu (et du lien) à travers des initiatives situées, on s'installe sur les bordures, dans les déchirures ou les béances de la trame**

urbaine (friches, terrains vagues, zones périphériques et autres non-lieux). Partout on réclame le retour des lieux. Les artistes et collectifs qui font un usage intensif et « contextuel » des technologies de géolocalisation et autres *locative media* (Blast Theory, Institute for Applied Autonomy, The Ludic Society, Fujihata, Tanaka...) n'échappent pas toujours à cette passion locale, bien qu'ils s'attachent surtout à l'interlocalité, ou à la connexion comme telle. Y gagnent-ils un nouvel accès à la spatialité, de nouvelles formes d'espaces-temps ? Il faut juger sur pièces.

La leçon d'Einstein

Mais le plus problématique tient peut-être moins à la manière dont le discours de l'ubiquité finit, sans surprise, par rejoindre la célébration du local, qu'aux prémisses sur lesquelles il se construit, et aux conséquences qu'il s'imagine en déduire. « L'espace-temps de la représentation opto-électronique du monde, n'est donc plus celui des dimensions physiques de la géométrie, la profondeur n'est plus celle de l'horizon visuel, ni celle du *point de fuite* de la perspective, mais uniquement celle de la *grandeur primitive de la vitesse...* » (*L'espace critique*, p. 51). Le luminocentrisme de Virilio tient à cela : car c'est désormais la vitesse de la lumière qui constitue l'horizon, le point lumineux qui fournit le point de fuite. Seulement, les choses se gâtent lorsqu'il s'agit de tirer les conséquences de ce renversement de perspective. Virilio n'a manifestement pas compris grand chose aux leçons de la physique relativiste à laquelle il fait souvent référence (surtout dans *La Vitesse de la libération*, 1995). Toute sa construction est guidée par un présupposé discutable, selon lequel nous aurions doré et déjà atteint la vitesse-limite, la « vitesse de libération », c'est-à-dire, si l'on suit bien, la vitesse *infinie*, celle de l'instantané. Or l'invention de la relativité restreinte par Einstein en 1905 aura précisément consisté à installer au cœur de la théorie physique l'idée d'une vitesse-limite *finie* – celle de la lumière. En somme, il existe une vitesse *absolue*, non composable avec d'autres ; mais contrairement à la vitesse infinie qui remplissait déjà cette condition, il s'agit d'une vitesse finie, notée *c*, susceptible d'être calculée et mesurée. Et puisque la vitesse remplit la fonction d'un convertisseur espace/temps, puisque la transmission des signaux lumineux est à l'œuvre dans tous les procédés de synchronisation d'horloges à distance, il est naturel que les notions d'espace et de temps en soient directement affectées. L'espace-temps relativiste est né de ce geste : associer à l'espace des vitesses un principe de limitation. Cela revenait à adjoindre à l'espace-temps de la physique classique une structure d'horizon, une structure projective et même une topologie nouvelle (celle que détermine le « cône de lumière », cisillant l'espace-temps en chacun de ses points).

Quoi qu'il en dise, l'univers décrit par Virilio ne connaît pas d'autre horizon que l'infini. On peut toujours y gagner de la vitesse, aussi loin que l'on veut. Il n'a donc d'électromagnétique que le nom : c'est, de part en part, un univers classique, un univers newtonien gouverné par l'idée de connexion instantanée. Cette fameuse action à distance est justement le verrou que fait sauter la physique relativiste en affirmant d'emblée la constance de la vitesse de la lumière et son caractère de vitesse-limite dans tous les référentiels. **Au principe de la connexion immédiate, Einstein substitue ainsi l'idée d'une propagation locale, de proche en proche. Ce principe de localité tire toute sa force du fait qu'on le couple à un principe de relativité ou de réciprocité qui pose l'équivalence complète de tous les référentiels, autrement dit de toutes les perspectives ou points de vue qu'on peut prendre sur les mouvements de l'univers. Il énonce, très simplement, que toute interaction à distance prend du temps.**

On dira qu'en *pratique* cela ne change rien au sentiment que nous pouvons avoir d'interagir instantanément, en enjambant l'espace, à chaque fois que nous nous connectons sur le réseau ou que nous décrochons notre téléphone portable. Sans doute, la connexion instantanée n'a de sens qu'approchée : Virilio lui-même n'ignore pas que les ondes électromagnétiques sont soumises elles aussi au principe de limitation fixé par la constante *c*, et qu'en conséquence toute transmission marque un écart temporel, aussi infime soit-il, entre l'émission et la réception. L'instantanéité est un effet d'échelle, lié au fait que nos sens naturels, les appareils perceptifs humains, se sont développés au fil de l'évolution en s'adaptant à des vitesses considérablement plus réduites que celle de la lumière. Il en serait autrement si nous étions nous-mêmes des êtres lumineux ou des plasmas, mais en l'état actuel, il se trouve que les écarts et distorsions relativistes n'ont pas d'incidence directe sur notre expérience perceptive. Le discours de l'instantanéité n'est donc pas absurde, il pêche seulement par excès d'anthropocentrisme en nous cantonnant, sous un vocable futuriste, à une rustique phénoménologie des vitesses vécues. La question est de savoir ce qu'un tel parti pris nous interdit de voir et de penser.

Simultanités disloquées

Il nous semble que c'est l'idée de simultanéité, et du même coup celle d'espace, qu'il faudrait peut-être commencer à compliquer. C'est la face spatiale du problème de l'ubiquité, dont l'instantanéité constitue la face temporelle. La coexistence instantanée de points distants est le schème qui sous-tend toute totalisation spatiale lorsque celle-ci procède de manière globale. Il est à l'œuvre dans l'idée de l'espace comme *plenum*, totalité intégralement connectée, baignant dans l'éther des connexions électroniques, tenant d'une pièce en vertu d'une espèce d'interaction universelle. Que se passe-t-il si l'on renonce, comme y invite Einstein, à l'idée de simultanéité absolue, autrement dit si l'idée de simultanéité devient elle-même relative ? Einstein décrit, à travers ses fameux « paradoxes », des effets de perspective cinématique qui se traduisent par de curieuses contractions et dilatations spatio-temporelles, mais il s'agit moins d'une compression du monde que d'un laminage d'un genre tout à fait nouveau. Il n'y a pas de Durée universelle qui permette de rapporter les uns aux autres, de façon simple, des flux locaux disjoints ; il n'y a pas d'« état de l'univers à l'instant *t* ». Ainsi la coexistence redevient un problème.

Dan Graham est contemporain des possibilités de pensée libérées par cette image nouvelle du monde lorsqu'il réalise, à quelques années d'intervalle, *Two Correlated Rotations* (1970) et *Present Continuous Past(s)* (1974). Dans le premier cas, deux perspectives en mouvement, réglées ou engrenées l'une sur l'autre, s'offrent à travers une double projection à angle droit : réalisation matérielle du principe de réciprocité. Dans le deuxième cas, un écart temporel (« *time delay* ») de 8 secondes, joint au jeu de miroirs et à l'effet de larsen vidéo, compose un espace-temps stratifié, fractal, où l'évidence du « présent », et du même coup celle de l'espace lui-même, semblent voués à se dissiper sans retour : principe de localité.

D'autres artistes nous paraissent toucher à ces questions aujourd'hui. Du côté de l'art-vidéo, outre les exercices de dilatation temporelle rendus possibles par l'usage du ralenti (Bill Viola, Douglas Gordon), il y a les montages de durées ou de flux parfois imperceptibles réalisés par Mark Lewis : ce sont de véritables compositions d'espaces-temps, intriqués les uns dans les autres à la manière des mondes animaux décrits par Uexküll (voir *Airport*, 2003 ou *Downtown Tilt*, 2005). Comment totaliser ces durées locales (« durées propres », disent les physiciens) autrement que de proche en proche, dès lors que la relativité de la simultanéité nous interdit de les rassembler en gerbe dans un unique espace englobant ?

C'est aussi, en un sens, la question travaillée par une série comme *24 heures chrono*, lorsqu'elle distribue ses lignes narratives parallèles en multipliant les leurres et les faux jours (écrans mis en abyme, split-screen, etc.), pour figurer un espace de contrôle qui est tout le contraire d'un univers classique, rythmé par le compte à rebours d'une horloge universelle. Ce n'est qu'en mettant en œuvre, aux conditions limites de la vitesse, le fantasme ubiquitaire de la communication instantanée à distance et ses relais technologiques, qu'un écart infime peut finalement s'introduire, grâce auquel affleurerait par moment ce multivers kaléidoscopique et cellulaire, fait de simultanéités disloquées et de faux raccords, qui contrarie la fausse évidence du temps réel portée par le flux ininterrompu des images et les rebondissements incessants de l'intrigue.

Les pratiques artistiques des *locative media* sont largement dominées par l'idéologie de l'instantané, dont le revers est la passion locale ; il est d'ailleurs rare que l'espace des connexions y soit pensé pour lui-même : le plus souvent, on le présuppose au contraire comme un espace de plongement global où chacun peut chercher à se localiser, quitte à brouiller les pistes. Mais certains travaux font étrangement écho à la cosmologie des vitesses finies. On y cherche les raccords aventureux en exfoliant l'espace urbain, en tâchant de rabouter ou de superposer des cartes (la sociologie des réseaux de Bruno Latour nous rappelle à quel point le « monde social » et l'espace des connexions ne tiennent que par la multiplication et l'enchaînement de trames hétérogènes) ; on y travaille, plutôt que le « temps réel » de la communication instantanée, les faux contacts et les déphasages de durées (avances et retards), l'interception et l'interruption des flux (comme Scanner) ; on y traque enfin les zones de déconnexion, les *angles morts*, à l'image du projet *iSee* de l'Institute for Applied Autonomy. Localiser sur un plan de Manhattan l'ensemble des caméras de surveillance qui quadrillent l'espace urbain, produire du même coup une carte paranoïaque de la domination, ce n'est déjà pas si mal, mais le geste critique trouve son prolongement le plus intéressant lorsqu'il suscite des modes de circulation originaux, sous contrainte, en inventant toute une pratique du *détour*. En s'obligeant, autant que possible, à ne passer que par les angles morts, on dessine des itinéraires sinueux qui correspondent à des « lignes de moindre surveillance », on contourne du même coup les préceptes de bonne gestion du capital espace-temps. En somme, on prend son temps mais sans perdre en vitesse, pour ne pas avoir à célébrer les douteuses vertus de la lenteur.

Répondre à cet article

